

A profile photograph of Jacques Chirac, an elderly man with thinning hair, wearing a dark suit, a light blue and white striped shirt, and a dark patterned tie. He is looking towards the left. The background is a blurred window with a grid pattern.

Béatrice Gurrey

LE ROI EMMURÉ

Le dernier mystère de Jacques Chirac

ÉQUATEURS DOCUMENTS

LE ROI EMMURÉ

DU MÊME AUTEUR

La Tête qui tourne et la parole qui s'en va, récit, Robert Laffont, 2018.

Chirac. Un demi-siècle d'archives avec les journalistes du Monde, Chêne-Le Monde, 2016.

Les Chirac. Les secrets du clan, Robert Laffont, 2015
(Prix du livre politique).

Le Rebelle et le Roi, Albin Michel, 2004.

Béatrice Gurrey

LE ROI EMMURÉ

ÉQUATEURS

ISBN 978-2-84990-686-6.

Dépôt légal : septembre 2020.

© Éditions des Équateurs / Humensis, 2020.
170 *bis*, boulevard du Montparnasse, 75014 Paris.

contact@editionsdesequateurs.fr
www.editionsdesequateurs.fr

« On le nomma “Empereur retiré”.
Il fut transféré dans un palais au nord de la ville.
Les temps avaient changé, le passé était révolu,
les plaisirs terminés : c’était le temps du chagrin. »

D’après un poème de Bai Juyi (772-846)
in *Biographie des regrets éternels*.

« Toutes les photos sont exactes,
aucune d’elles n’est la vérité. »

Richard Avedon.

*À une merveilleuse personne née en 1932,
atteinte d'anosognosie et de troubles de la mémoire,
désormais disparue, ma mère, Lili.*

Le phénix

Il saisit un livre sur une pile et me le montre. Sur la couverture de la *Biographie des regrets éternels*, l'empereur Tai-Tsung, fondateur de la dynastie Song en l'an 960, apparaît en robe couleur ivoire, coiffé d'une toque noire. L'homme qui a régné pendant seize ans sur la Chine et pérennisé le pouvoir pour plus de trois siècles, semble l'incarnation de la sagesse. « Un ouvrage remarquable ! Je l'ai lu dix fois », lance le président.

Jacques Chirac dit-il la vérité ? A-t-il vraiment lu et relu ce recueil de biographies de *Chinois illustres* ? S'y entremêlent les récits du destin de quelques empereurs, de courtisanes lettrées, de hauts fonctionnaires, dans la Chine des x^e et xi^e siècles. Chacun connaît son goût pour cet empire, sa civilisation millénaire, ses œuvres d'art raffinées. Il est probable que cette petite confidence soit sincère.

Ou bien le président, dont on dit qu'il ne lit

guère, envoie-t-il un message subliminal sur ses propres « regrets éternels »? Quels seraient-ils d'ailleurs? Par tempérament, habitude, lassitude aussi, il ne révèle jamais le moindre sentiment personnel. Et s'il entrouvre son armure, elle ne laisse filtrer aucun véritable secret.

Rapidement, comme un fil salvateur dans un labyrinthe, j'ai noté le titre du livre dans mon carnet. C'était pendant l'une de ces visites rituelles de Jacques Chirac au Salon du livre, sans doute en 2004, année consacrée à la Chine. Il régnait.

Bien des années plus tard, je demandai à Jacques Pimpaneau, professeur de langue et de littérature chinoises à Langues O pendant plus de trente ans et traducteur de cet ouvrage, s'il connaissait l'ancien président. Cet octogénaire anarchiste, situationniste, secrétaire de Georges Bataille et ami de Robert Antelme, a publié une *Anthologie de la littérature chinoise classique* et traduit un chef-d'œuvre érotique inédit de l'époque Ming. Connaître serait un bien grand mot, me répondit-il en substance, mais il n'avait rien oublié de leurs rencontres.

À la fin des années 1970, le sinologue a réuni une exceptionnelle collection d'art asiatique : un musée du théâtre, où se mêlent costumes, masques et instruments, inauguré par Jacques Chirac. Un collaborateur du maire de Paris assure à Pimpaneau : « Il n'y connaît rien, écrivez-lui son

discours. » À sa grande surprise, l'élu restitue cette allocution assez savante de manière trop convaincante pour tout ignorer du sujet. En 1993, lors de leur seconde rencontre, Chirac lui trouve un local rue du Théâtre, mais, faute de crédits, cette collection unique sera léguée au Musée de l'Orient, à Lisbonne. Cette année-là, il avait sans doute d'autres soucis, à l'approche d'une élection présidentielle décisive où l'ennemi viendrait de l'intérieur.

Combien d'anecdotes similaires ai-je entendues? L'inauguration du musée du Quai Branly, en juin 2006, n'a rien du caprice d'un homme politique soudain soucieux de culture. Cette passion de Jacques Chirac pour les arts premiers, ou lointains, me semble une expression très ancienne de son intérêt, voire de son affection, pour l'humanité. Un appel à découvrir l'autre, l'ailleurs. À se réinventer. Une attention particulière à l'idée que l'art nous transmet des émotions éprouvées des milliers d'années auparavant. À notre tour, différemment, nous les ressentons.

On a souvent comparé Chirac au phénix, cet animal imaginaire que le médiéviste Michel Pastoureau dépeint comme « un individu de grande taille et d'une beauté incomparable ». La créature unique, par nature très difficile à apercevoir, vit, pendant au moins quatre siècles, au cœur des vastes déserts d'Arabie. À l'approche de la

mort, elle se cache, allume un feu, s'y consume. Après trois jours et trois nuits, l'oiseau renaît, encore plus beau.

Cette aptitude au retour, à la résurrection politique, Jacques Chirac ne l'a pas construite. Elle ne fera jamais partie d'une stratégie de communication. Elle s'est imposée devant sa capacité à vaincre des calamités, qu'il a parfois engendrées. À peine a-t-il conquis le pouvoir, qu'il est condamné à le perdre, à recommencer sa quête, tel Sisyphe roulant éternellement son rocher. « Putain, deux ans ! », ou « Mon boulot de dans deux ans », s'exclamait en 1993 sa marionnette des Guignols.

Deux ans, sa malédiction. Deux ans de haine et de souffrance aux côtés de Giscard, à Matignon : il en sort par une démission fracassante et crée le RPR. Deux ans de cohabitation avec Mitterrand, qu'il termine honni et battu à la présidentielle. Il remonte en selle. Enfin parvenu à l'Élysée, en 1995, il prononce, en 1997, une dissolution de l'Assemblée nationale qui anéantit son camp. Miraculeusement réélu, il dispose de tous les leviers du pouvoir. Deux ans plus tard, la droite perd toutes les régions du pays, sauf une.

En quarante ans de politique, il a vécu mille vies. Puis il a quitté la scène d'un coup, après avoir agité sa grande main par la vitre baissée d'une voiture. Elle l'emmenait de l'Élysée vers l'ennui. On ne l'a vu que de loin en loin et jamais bien long-

temps. Peu à peu, il s'est enfoncé dans le silence. D'autres parlaient pour lui. Son absence au procès des emplois fictifs de la Ville de Paris, en 2011, a révélé aux Français sa maladie : des troubles graves de la mémoire qui le conduisaient vers des rivages toujours plus incertains.

Sa vie d'après aura duré autant que ses deux mandats à l'Élysée. Douze ans de solitude, peuplés d'une poignée de familiers – à l'exception du prodigieux succès de ses *Mémoires*, preuve incontestable que les Français ne l'avaient pas oublié. On ne le verra plus, et pourtant son lien avec le pays, au-delà des critiques sur son action, ou son inaction, ne s'est jamais rompu. Le temps de la politique révolu, il n'est resté qu'un mortel dévoré par le chagrin. Un empereur retiré derrière les lourds vantaux d'une porte fermée, à Paris. Son ultime et seul pouvoir : l'amour de son peuple.

Ce n'est pas rien. N'est-ce pas essentiel et *in fine* assez peu commun ? D'autres n'auront jamais d'emblée, sans l'avoir sollicitée, cette affection des foules. En douze ans, elle ne s'est jamais démentie envers Jacques Chirac. Goûtait-il cette prodigieuse popularité ? « Bien sûr que cela me fait plaisir ! Cela vaut mieux que d'être traité de crétin ailé », m'avait-il confié en riant, lors d'une visite à son bureau, rue de Lille.

Que cherchaient-ils en lui, ces Français versatiles, indomptables, attachants ? Le reflet de

leur propre image, en plus grand, plus beau, plus romanesque? Son inclination à les aimer sincèrement et son dévouement au pays, en dépit de son cynisme et de sa démagogie? Nul n'a de certitudes et c'est bien ainsi.

Il s'est effacé peu à peu, comme le chat du Cheshire dans *Alice au pays des merveilles*, ne laissant flotter dans l'air qu'un sourire. Cette lente disparition aura duré quatre ans, dans un petit palais de la rue de Tournon, à Paris. Ces années, où il était dérobé au regard de tous, racontent le dernier mystère de Jacques Chirac. Dans ce face-à-face immobile avec la fin, il est entré dans le souvenir avant que d'être mort.

« Mon fil, trop long, frissonne et touche presque au glaive... » Ce glaive impitoyable qui brise les statues. De ce fracas de plâtre, un homme aura surgi. C'est lui qui a marqué nos vies.

La porte

L'hiver vient de commencer. Demain, c'est Noël. En ce 23 décembre 2015, le temps est doux à faire peur. Le dernier mois de l'année se révèle l'un des plus cléments jamais enregistrés. Ce jour-là, au début de cet étrange hiver, Jacques Chirac entre dans sa nouvelle demeure : un hôtel particulier de la rue de Tournon, dans le VI^e arrondissement de Paris. Se rappelle-t-il seulement avoir alerté le monde, treize ans auparavant, sur les dégâts certains du réchauffement climatique ? Il est très loin maintenant de Johannesburg, en Afrique du Sud, de cet avertissement lancé devant une centaine de chefs d'État, ses pairs : « Notre maison brûle et nous regardons ailleurs. »

Deux colonnes de pierre, géantes immuables propres à décourager le passant, entourent la porte monumentale d'un vert sombre. Elles s'élancent vers l'étage noble et forment un péristyle à la manière des villas classiques de Palladio, au

Cinquecento, qui donne de la profondeur à l'ensemble. Il s'en dégage une impression de majesté, de mystère. Ni le sobre décor en feuilles d'acanthé, ni l'arc de pierre surplombant la porte cochère n'adoucissent l'austère beauté des lieux.

À droite de ce cintre, un cartouche de pierre est gravé de quatre lettres énigmatiques, « MACL ». La rumeur populaire leur a longtemps attribué la réputation d'un acronyme antimonarchique : « Marie-Antoinette Cocufia Louis. » La réalité est plus bourgeoise, tardive, prosaïque : Maison Assurée Contre L'incendie.

Le seul signe de modernité tient dans l'œil des caméras de surveillance qui scrutent les allées et venues des visiteurs. Ici, quelqu'un est gardé, et bien gardé. L'alignement des clous, en rangées verticales et horizontales, bien qu'ornés de fleurs stylisées, confirme le caractère quasi militaire et impénétrable de l'endroit.

C'est là qu'il se tient, dans le plus parfait silence.

Les bruits de la ville, le vacarme du monde, rien n'a de prise sur cette forteresse raffinée construite au XVIII^e siècle, propriété de son grand ami, François Pinault. En cette fin de l'année 2015, qu'importe, aux yeux de l'ancien président, le soutien de l'ONU au gouvernement provisoire en Libye pour contrer l'avancée de l'État islamique? Ou les difficultés du premier ministre

Manuel Valls avec les nationalistes de l'exécutif en Corse? Ou même la révélation dans *Le Monde* du rapport du Raid sur l'assaut contre une planque des terroristes liés aux attentats du 13 novembre, à Saint-Denis? L'actualité s'éteint au pied de la muraille.

Jacques Chirac est conduit rue de Tournon sur une civière, directement à sa sortie de l'hôpital de la Pitié-Salpêtrière, où il est entré le 9 décembre, peu après son quatre-vingt-troisième anniversaire. Un communiqué très vague de sa fille Claude a élégamment camouflé les raisons ce passage à la Pitié. « Se sentant affaibli depuis quelques jours, Jacques Chirac a été hospitalisé mercredi après-midi afin de faire un contrôle général de son état de santé. Il devrait rester à l'hôpital pendant quelques jours, voire une petite semaine. Son état ne présente aucune inquiétude. »

En réalité, il y reste quinze jours, non une « petite semaine », et s'est fait opérer d'un rein, selon les précisions de Catherine Nay sur Europe 1, quelques mois plus tard. Il se murmure que l'ancien président a subi cette lourde intervention en raison d'un cancer. Mais si l'ancien président est comme ses « chers compatriotes » victime de la maladie, ils n'ont pas le droit de le savoir, ou l'occasion de compatir. Les communiqués lénifiants dont Claude Chirac a le secret persistent à diffuser leur brouillard, comme au temps du pouvoir.

Table des matières

Le phénix	11
La porte	17
Paradis perdu	31
L'aimée	43
La recluse	59
La cariatide	81
L'idole	103
Chers disparus	111
Ces chênes qu'on abat	123
Le jour et l'heure	141
Le tombeau	159
Éléments bibliographiques	171
Remerciements	174

ÉDITIONS **DES** ÉQUATEURS

www.editionsdesequateurs.fr

